

La comtesse de Ségur et la santé*

par Marie-José STRICH **

Le nom de la comtesse de Ségur née Rostopchine (Saint-Pétersbourg, 19 juillet 1799 - Paris, 9 février 1874) est dans tous les esprits et l'on peut dire que ce personnage littéraire appartient de plein droit aux références culturelles françaises. *Les Petites Filles modèles* (1858), *Les Vacances* (1859), *Les Malheurs de Sophie* (1859) évoquent immédiatement d'agréables souvenirs d'enfance. Il est pourtant une facette moins connue de cette aimable personne : son goût pour la médecine et son souci de la santé aussi bien des enfants que des adultes. Désireuse de former son jeune public par la lecture, la comtesse de Ségur avait aussi la préoccupation de leur santé.

Sophie Rostopchine fut une robuste enfant élevée d'une manière plutôt spartiate par sa mère la comtesse Catherine Rostopchine, qui malgré l'immense fortune de la famille veillait à ce que ses enfants ne sombrent pas dans la mollesse. La triple immersion du baptême orthodoxe avait été supportée avec succès ; le coucher à la dure, les privations et les punitions n'avaient pas entamé la belle nature de Sophie Rostopchine. Gourmande et parfois goulue, Sophie souffre la faim et on peut imaginer sans mal que *Les Malheurs de Sophie* sont un écho autobiographique : Sophie qu'elle soit Rostopchine ou de Réan ne résiste pas à l'appel de la crème et du pain chaud (chapitre X), des fraises des bois (chapitre XIII Les Loups), aux fruits confits (chapitre XVI), pas plus qu'aux cassis (*Les Petites Filles modèles*, chapitre XV). Mariée à vingt ans, le 14 juillet 1819, au comte Eugène de Ségur elle devint mère la première fois le 15 avril 1820 et eut huit enfants en quinze ans dont deux jumelles et perdit un fils âgé de quelques semaines. La naissance d'Olga de Ségur en 1835 altéra la santé de la comtesse. Monseigneur Gaston de Ségur témoigne en effet :

"Sa belle et forte constitution finit par succomber sous les fatigues de la maternité ; et de longues, de dures et de très dures souffrances, qu'un médecin ne sut qu'aggraver l'obligèrent à rester étendue sur un lit de douleur pendant plus de treize ans" (1). Outre ce mal qui, à nos propres yeux, demeure mystérieux la comtesse de Ségur souffrait de migraines très fortes. Sa fille Olga, vicomtesse de Simard de Pitray, écrit :

* Communication présentée à la séance du 20 février 1993 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Docteur ès Lettres, 23 avenue de Montespan, 78150 Le Chesnay.

"Les jours de migraine de notre chère maman, les Nouettes devenaient une succursale de la Trappe pour le silence, notre bien-aimée malade ne pouvant supporter aucun bruit" (2).

Nous verrons comment la comtesse de Ségur en est venue à publier *La Santé des enfants*, ensuite, nous analyserons la présence de ce souci de santé d'abord dans ses romans puis dans sa correspondance.

1) La Santé des enfants

En 1855, un an après la cécité soudaine de son fils aîné Gaston de Ségur, la comtesse publia à compte d'auteur une petite brochure intitulée *La Santé des enfants*. Deux ans plus tard, cet ouvrage a les honneurs de la publication chez Hachette avec un contrat de 100 francs pour 3 000 exemplaires. Grand-mère depuis 1848, entre autres, des célèbres "petites filles modèles" Camille et Madeleine de Malaret, elle sent le besoin de rendre publique son expérience de mère et de grand-mère et l'explique dans une généreuse et émouvante introduction :

"Je n'ai pas la prétention de vouloir faire un livre de médecine ; je désire seulement combler une lacune dans l'éducation des jeunes personnes, en les faisant participer aux fruits de ma longue expérience et de quelques études sur l'éducation physique des enfants. (...) J'ai pensé qu'en publiant ce petit écrit, je rendrais service à bien des jeunes mères (...)."

Mise à part l'introduction - la comtesse de Ségur y évoque la mort de son petit Renaud (né en 1822 et mort âgé de quelques semaines) et salue le docteur Mazier, médecin à l'Aigle non loin de sa propriété des Nouettes -, *La Santé des enfants* se compose de deux chapitres d'inégale longueur : "*Les Maladies des enfants*" et "*Manières de préparer et d'appliquer quelques remèdes*".

Organisé avec bon sens et un modernisme certain en ce qui concerne les soins à donner aux nouveau-nés cet ouvrage est un témoignage important sur les pratiques médicales de l'époque. La comtesse de Ségur innove en avertissant les mères de ne pas faire têter l'enfant au moindre cri ce qui "*chargeant son estomac ajoute aux souffrances qui le faisaient crier*" et recommande également, chose nouvelle à l'époque, de ne pas langer les enfants trop serré. Moderne aussi le conseil d'apprendre aux enfants à se gargariser et cela dès "*quinze ou dix-huit mois (...). Ils le feront s'ils vous voient le faire*".

La liste des maladies est en elle-même un document sur l'état de l'hygiène infantine. Certaines pathologies enfantines ont, nous semble-t-il, disparu sous nos latitudes telles le croup, l'angine couenneuse (angine diphtérique ou à fausses membranes), coqueluche, petite vérole ou vérole volante, urticaire ou ortillière, croûtes au visage, brûlures, faiblesse des reins contre laquelle la comtesse préconise des frictions "*sur les reins et l'épine du dos avec de l'eau-de-vie*", empoisonnement par opium ou pavot (dû à l'indélicatesse des nourrices qui faisaient taire les cris des enfants en leur administrant des drogues), asphyxie par le charbon, morsures de vipères, engelures, cors qui seraient évités si l'enfant était "*chaussé large, surtout du bout du pied. Les souliers des enfants doivent toujours être très carrés du bout pour ne pas gêner et déformer les doigts*".

Quant aux remèdes, leurs appellations pittoresques autant que mystérieuses pour nous-mêmes sont multiples : eau panée (eau bouillie dans un pot de terre avec quelques croûtes de pain), cataplasmes camphrés, sinapisés (avec de la moutarde), sangsues qu'il

faut abreuver d'eau fraîche (et non de l'eau du puits qui leur serait fatale), bains de pieds à la moutarde, au sel et au vinaigre, à la cendre, pose de ventouses. Pour terminer la comtesse donne une liste des "remèdes qu'il faut toujours avoir". Entre autres... : sirop d'ipécacuana (trois onces), eau de Pagliari pour les hémorragies, farine de lin pour cataplasmes, ventouses (4), sangsues (6)...

2) Problèmes de santé dans quelques romans de la comtesse de Ségur

Les Petites Filles modèles (1858) commencent avec le terrible accident de calèche où sont blessées madame de Rosbourg et sa fille la petite Marguerite (chapitre II), puis le lecteur apprend de quelle manière est soignée madame de Rosbourg blessée grièvement à la tête :

"Le médecin jugea que la quantité de sang qu'elle avait perdue rendait une saignée inutile et empêcherait l'inflammation. Il mit sur la blessure un certain onguent de colimaçons, recouvrit le tout de feuilles de laitues qu'on devait changer toutes les heures" (chapitre IV).

Autre drame : Marguerite mordue par un chien enragé, "la queue entre les jambes, la tête basse, la langue pendante" (chapitre VI). La comtesse de Ségur trouve ici l'occasion d'exposer sa théorie pour soigner ce type de morsures alors qu'au moment de la publication de *La Santé des enfants*, l'éditeur Hachette avait exigé qu'elle supprimât cet article. Sous les traits de Madame de Fleurville, l'excellente mère de Camille et de Madeleine les petites filles modèles, c'est la comtesse de Ségur elle-même qui parle et qui préfère un autre remède à celui fort cruel du fer rouge appliqué sur la plaie : lavage à grande eau de la morsure et bain, matin et soir, de la main blessée pendant une semaine, dans un mélange d'eau et de sel, sans oublier de croquer chaque jour deux pincées de sel et d'ail. Toujours dans *Les Petites Filles modèles*, la mésaventure de Sophie Fichini et Marguerite de Rosbourg perdues dans la forêt puis retrouvées provoque un doux remède, une tardive collation surprise : un doigt de Malaga, un bouillon et "une bonne croûte grillée" remettront les enfants de leurs émotions.

D'autres romans évoquent d'autres malaises et maladies. Citons les convulsions de la Mère Mac Miche la marâtre du bon petit diable (*Un bon petit diable* 1865), l'atroce mort de Roger de Grignan (*Jean qui grogne et Jean qui rit*, 1865), la fièvre cérébrale et les hallucinations dues au repentir de Jules de Trénilly (*Pauvre Blaise*, 1861) ou du fils Bonard (*Le Mauvais Génie*, 1867), la mort de langueur de la demi-sœur de Sophie de Réan ex-Fichini et la mort très impressionnante de la comtesse Blagowski-Fichini (*Les Vacances*, 1859). Triste vision que la mort tragique par noyade d'un très jeune enfant qui ne put être ranimé ainsi que la crise nerveuse de sa mère due au désespoir (*Pauvre Blaise*).

Le pittoresque général Dourakine va prendre les eaux à Bagnoles-de-l'Orne, les maris fuyant comme des ombres meurent d'apoplexie, de chutes de cheval, de fièvres (*Quel amour d'enfant*, 1866, *Diloy le chemineau*, 1868). Il faut encore saluer l'esprit novateur de la comtesse de Ségur qui reconnaît l'existence des maladies psycho-somatiques comme les hallucinations. Elle précise même dans *La Santé des enfants* qu'elle a vu apparaître des ortillières ou urticaires à la suite de grandes frayeurs.

3) Questions de santé des enfants et des adultes dans la correspondance de la comtesse de Ségur

La publication de la correspondance de la comtesse de Ségur aux éditions Scala (3) nous a permis de constater combien la comtesse est soucieuse, dans ses lettres, d'indiquer des remèdes. Dans une lettre du 10 avril 1826 elle donne des nouvelles de la famille à sa mère la comtesse Catherine Rostopchine retournée en Russie :

"(...) Gaston m'a donné de l'inquiétude pendant quelques temps ; il s'est plaint plusieurs fois de douleurs au cœur, qui étaient accompagnées de très fortes palpitations ; des sangsues au cœur, des gouttes de digitale pourprée et des bains ont beaucoup diminué ces battements de cœur (...). Le pauvre Eugène a toujours ses maux de tête ; rien ne peut l'en guérir (...). Nadine est grosse de sept mois ; elle a beaucoup de douleurs de reins mais elle a bien supporté le voyage".

Dans une missive à son fils aîné Gaston alors prêtre (4), elle précise :

Paris, 21 mars 1854

"Je craignais de plus mauvaises nouvelles de tes yeux que ne porte ta lettre du 14, cher enfant ; M. Teyssier avait raison de te défendre le fer ; tu le vois par expérience ; ce qu'il te faut ce sont plutôt des calmants comme belladonna, valériane, tériarque (sic pour thériaque), calmants toniques".

Sa fille Sabine lui donne d'autres inquiétudes. Le 1^{er} novembre 1854, elle écrit à Gaston :

"(...) Le lierre terrestre vulgairement dit herbe de Saint-Jean, lui a fait un bien étonnant ; on en prend comme du thé en infusion, une tasse le soir en se couchant (...)."

Pauvre Sabine ! Devenue sœur Jeanne-Françoise de la Visitation, elle mourra à trente-neuf ans dans d'abominables douleurs dues à la tuberculose et certainement aussi au diabète car certaines lettres nous apprennent qu'elle avait d'énormes phlegmons aux pieds comme son frère Anatole. La comtesse annonce à Olga de Pitray, le 29 mars 1868 :

"Chère petite... Sabine est très malade. Le matin une consultation de MM. Simon et Biart (notabilités pour les maladies de poitrine) a été très alarmante (...)."

Sabine de Ségur meurt le 20 octobre 1868 au couvent de la Visitation à Paris.

Pair de France, le comte Eugène de Ségur, le "bel Eugène" souffrira de maux multiples peut-être dus en partie à sa vie élégante et coquette. Ses carnets de poche révèlent en effet un homme porté sur le beau sexe et sa femme Sophie, pourtant passionnée et désirable, ne sut ou ne put suffire à la demande conjugale. Avec une belle régularité cependant sept naissances (dont les jumelles Henriette et Sabine) ont eut lieu en quinze ans. Toujours sujet aux maux de tête Eugène de Ségur connaît des années de souffrances : paralysie, engourdissements divers, attaques en tous genres. Il meurt chez son frère au château de Méry-sur-Oise, le 14 juillet 1863 jour de son 44^e anniversaire de mariage.

De nombreuses lettres de la comtesse à Olga font état des crises de son mari :

Le 7 mai 1860, la comtesse laisse éclater au grand jour son esprit récalcitrant à certaines prescriptions médicales :

"(...) Ton père va assez bien aujourd'hui et toujours mieux ; ce qui m'irrite c'est qu'il laisse croire que ce mieux est dû au traitement de M. Rayet (...).

Cet état de santé oscillant dure jusqu'à la nuit du 13 au 14 juillet 1863 où Eugène rend son âme à Dieu.

Attaques, paralysies, problèmes de circulation sanguine parfois soulagée par des sangsues sont les trois indices de la pathologie d'Eugène de Ségur et à laquelle nous ne nous risquerons pas à donner un nom. D'autres pourront peut-être mieux que moi baptiser ces troubles.

Dans sa correspondance, la comtesse fait état aussi de morts d'enfants, que ce soit parmi ses propres petits-enfants ou chez des familles amies ou alliées. Elle perdit deux petites-filles : Sabine Fresneau, six ans, en 1859 et Marguerite de Pitray en 1863 à l'âge de quatre ans. Le 14 septembre 1859 la comtesse fait part à Olga de la mort du petit d'Esgrigny : "son agonie a été affreuse et a duré quatre mois (...)".

Monseigneur Gaston de Ségur fera aussi œuvre médicale en racontant l'agonie de sa mère dans un petit ouvrage réservé à l'intimité familiale (5). *Le Figaro* annonçant la mort de la comtesse évoque une crise cardiaque mais il nous semble curieux qu'une crise cardiaque puisse durer plus d'un mois. Malgré tout, la lecture que nous avons faite de cet opuscule comparée à l'annonce du *Figaro* nous laisse perplexe. L'agonie de la comtesse, racontée par Gaston de Ségur, paraît plutôt une succession atroce de malaises cérébraux, cardiaques, circulatoires.

Pour conclure, saluons la volonté et la détermination d'une mère, d'une épouse, d'une grand-mère lorsqu'il s'agit de prévenir, soulager, guérir. Peut-on attribuer cette vocation à la présence, en Russie au château de Voronovo où vivait la famille Rostopchine, d'un médecin à la personnalité très forte, le docteur Kraft ?

La comtesse Sophie de Ségur née Rostopchine, comme elle tenait à le préciser sur les pages de garde de ses romans, n'est pas la grand-mère fleurant bon la pâte d'amandes et la fleur d'oranger qui distillerait des histoires mièvres et moralisantes. Bien au contraire, elle a été une grande figure de la vie littéraire et sociale du XIXe siècle, originale, vive, passionnée, sensuelle bien éloignée de l'image d'aïeule frustrée, cruelle voire sadique qu'il a été de mise il y a quelques années de véhiculer et de vilipender. Dans tous ses romans le fouet, le knout et autres verges, sont toujours le fait de mauvais parents dépassés par la situation. La seule annonce du nom de la comtesse de Ségur provoque des discussions brûlantes et prouve bien, s'il en était besoin, l'envergure du personnage.

Rendons à la comtesse de Ségur sa place de véritable écrivain, de fine psychologue, modèle d'ouverture d'esprit. Attachante, spirituelle, originale, moderne dans ses idées éducatives, intéressée à sa manière par la médecine, la comtesse de Ségur apporte avec sa *Santé des enfants* un témoignage précieux sur les habitudes et pratiques médicales en France sous le Second Empire en même temps qu'une preuve de sa personnalité agissante et généreuse.

NOTES

- (1) Monseigneur Gaston de Ségur, *Ma Mère*, Paris, 1893.
- (2) Vicomtesse Olga de Simar de Pitray, *Ma Chère Maman*, Paris, 1891.
- (3) Marie-José Strich, *La Correspondance de la comtesse de Ségur*, Editions Scala, Paris, 1993.
- (4) Gaston de Ségur devint brutalement aveugle aux Nouettes lors de l'été 1854. Auparavant déjà, il avait connu des troubles oculaires. Malgré une opération aussi douloureuse que vaine effectuée par le docteur Nélaton, médecin de la famille impériale, Gaston de Ségur resta définitivement aveugle.
- (5) Un exemplaire de ce rare opuscule est conservé à la Bibliothèque Nationale.

SUMMARY

*More known for her celebrated novels for children than by her preoccupations for health, the countess of Ségur born Rostopchine (1799-1874) has considered this topic in her book : **La Santé des enfants** (Children's health), her novels and her correspondance. The book published in 1855 was dictated by the painful experience of a mother having lost a child. It constitutes an important testimony of medical practice in the 19th century. The novels contain medical episodes (rabies, drownings, bolting horses). In her correspondance written in an incisive and amusing way, she mentions various familial diseases, gives her advice and makes up her mind for or against a physician or a treatment.*

A capable and passionate woman, this author who was the most read after Balzac was not only satisfied in forming morally and educating her young readers but was also careful, as she was in her own family, to give an advice in the field of hygiene and health.